

1

Les lecteurs patientaient devant une estrade derrière laquelle était tendue une immense toile noire émaillée des noms de la librairie WH Smith et du magasin Selfridges sur Oxford Street. De chaque côté de la table placée au centre de la scène, deux énormes présentoirs circulaires du dernier opus *Mad in Hell*, véritables colonnes Morris de bouquins rouges. La mise en scène valait le coup d'œil et le temps d'attente. Les groupies de London Sydney Drake s'étaient procuré leur billet en ligne qui incluait un exemplaire du livre de la célèbre romancière québécoise et un bracelet donnant accès à la séance de signatures. Chaque rencontre était minutée à la seconde près. Une signature, une prise de photo et au suivant. Ceux qui la rencontraient pour la première fois tombaient sous le charme de l'éblouissante auteure, car elle possédait le côté fascinant et glamour des célébrités. Les habitués ressentaient toujours la même exaltation, comme en ce moment alors que la prolifique rousse apparaissait enfin entre les panneaux réclames sous les cris des fans conquis. Dix ans plus tôt, *Paris Match* avait publié un article canon qui avait propulsé la spécialiste des thrillers psychologiques et sa huitième création au rang des best-sellers. *Sun Yee On* avait été porté au grand écran et George Clooney, dans

le rôle du journaliste d'investigation Mike Mitchell, avait décroché un Golden Globe et une nomination aux Oscars.

Ce qui retenait l'attention au premier coup d'œil était sa flamboyante chevelure acajou et son mètre soixante-quinze. Une silhouette à la fois athlétique et élégante. On remarquait aussi ses lèvres pleines et sensuelles et le velours de ses yeux marron. La femme de lettres assumait son nez aquilin et la carnation de sa peau laiteuse pigmentée de taches de rousseur. En privé, c'était la fille « nature » revêtant des reliques qu'elle n'arrivait pas à jeter. En public, elle adorait séduire en sublimant l'ovale de son visage ; l'œil charbonneux et les lèvres rouges pulpeuses. Elle aimait aussi la sensation sur son corps des coupes parfaites et des tissus exclusifs de la haute couture. Une dichotomie remarquable. Le kit maison *cheap*¹. Le kit société hors de prix. Là, elle portait un tailleur coquille d'œuf Christian Chenail, des escarpins assortis et un carré de soie Burberry au cou. La touche *british* complétait l'effet recherché sous les applaudissements et les élans enthousiastes.

— *There she is ! Miss Drake ! Wow !*

London Sydney n'était pas un prénom fictif ou une fantaisie d'écrivaine, mais plutôt un compromis dû à ses parents, Frank et Maggie, artistes peintres excentriques. La petite rouquine héritait du nom des métropoles britannique et australienne, patries respectives de papa et de maman. L'enfant était ainsi différenciée dès la naissance. Puis, à l'école, elle fut la victime de comparaisons moqueuses avec l'orpheline Annie de la bande dessinée de Harold Gray ou surnommée Poil de carotte. Enfin, ses initiales LSD avaient été son surnom pendant ses études de lettres à l'université. L'acronyme évoquait bien une imagination débridée qui impressionnait ses professeurs de littérature et d'histoire.

1. « Bon marché ».

La valse de signatures allait rondement sous la supervision de l'attachée de presse. Fiona Perkins veillait au grain en freinant les gourmands qui tentaient d'étirer les secondes allouées. La polyglotte, au milieu de la quarantaine, avait été à bonne école comme guide touristique lors de tours d'Europe. Une expérience qui avait développé son sens de l'organisation, du timing et de la diplomatie.

— Ouf, je ne m'en sortirais pas sans vous, avoua Drake à voix basse avant de prendre une gorgée de sencha japonais.

La bouteille avec filtre faisait partie de l'arsenal de l'auteure tout comme les trois stylos, les mouchoirs et les cachets pour les migraines récurrentes.

Le lecteur suivant sortit son exemplaire du mythique sac d'emballage jaune citron avec l'inscription Selfridges en noir. London Sydney remarqua tout d'abord les mains tatouées d'étranges hiéroglyphes. Elle leva les yeux en demandant le nom pour les besoins de l'autographe. Elle sursauta en apercevant le visage du jeune homme arborant un tatouage en forme de croix, du crâne au menton puis, d'une oreille à l'autre, les lobes troués d'anneaux gigantesques, les yeux cerclés de noir comme deux cibles de tir. L'effet était saisissant. Elle eut une pensée pour les parents du jeune homme. Sa progéniture à elle se démarquait autrement que par les burinages, piercings et autres mutilations. Professionnelle sur le circuit de la Women's Tennis Association, sa fille Lili Chance consacrait la majeure partie de son temps aux entraînements et n'avait qu'une seule petite perforation à chaque lobe de ses oreilles habituellement ornées d'une bille en or. Rien de tape-à-l'œil. Quant à son fils Philippe, il ressemblait à son père mis à part les cheveux roux comme ceux de sa mère.

Le zombie tatoué à la langue fourchue zozota son nom.

— *There you go, Chris Black*, répondit-elle en lui redonnant son livre.

— *To each his own...*

La remarque « Chacun porte sa croix » venait du suivant. Un assez bel homme au regard triste qui dégageait la fraîcheur de l'*Eau de pamplemousse rose* d'Hermès. Sydney aimait ce genre d'humour tout comme le remarquable flegme britannique de ce monsieur en habit trois pièces et trench beige. Il ne lui manquait que le chapeau melon.

Aucun détail n'échappait à sa sagacité visuelle qu'elle exploitait pour développer de nouveaux personnages.

— Vous avez des enfants... Monsieur ?

— McCann. J'ai un fils à la peau heureusement intacte.

— Remerciez le ciel !

— Malheureusement, l'intérieur est rongé par le cancer...

Mad in Hell est pour lui. Pour Elliot...

Un élan de compassion la submergea. Elle prit le temps d'écrire une dédicace remplie d'espoir pendant que M. McCann expliquait qu'Elliot avait lu tous ses romans et que le quinzième allait sans doute être le dernier. Au fil des années, la romancière avait appris à rester de l'autre côté du miroir. À garder la distance tout en étant empathique. Les malheurs des autres la ramenaient toujours à sa propre réalité. Mariée depuis trente ans, elle avait deux enfants brillants et en bonne santé. Son fils, Philippe, venait de fonder sa compagnie en informatique industrielle. Une start-up agressive qui avait remporté un prix à Toronto. Sa fille, Lili Chance, avait grandi une raquette à la main. Elle commençait à se faire un nom sur le circuit professionnel. Son mari, Daniel Brassard, ingénieur dans le domaine aérospatial, développait des simulateurs de vol pour les avions de ligne et travaillait comme consultant pour Airbus, Boeing et Bombardier. Il se rendait fréquemment à Toulouse ou à Seattle quand il n'était pas chez l'avionneur québécois.

— Pourrais-je prendre un selfie ?

— Désolée, mais le temps est écoulé, intervint Perkins en faisant signe au suivant.

— Je vous en prie, Fiona, encore quelques secondes ! Venez me rejoindre, monsieur McCann, dit London en souriant.

L'homme s'empressa de contourner la table pour rejoindre la romancière. Il se pencha vers elle pour faciliter le cadrage. Les effluves d'agrumes chatouillèrent ses narines comme une brise printanière, alors qu'à l'extérieur, il tombait un crachin humide en ce début de décembre. Il tendit son bras gauche en plaçant son *Smartphone* devant eux. Elle décela un léger tremblement de sa main causé par la nervosité. Aussi, elle s'empressa de tenir l'autre coin du téléphone de sa main droite. Le visage accablé par la peine frôla le sien, mais l'image de l'homme disparut de l'écran en un battement de cils. Elle sentait bien la chaleur de sa peau, son souffle court et le sillage odorant de l'*Eau* d'Hermès, pourtant elle ne voyait rien d'autre que son propre reflet. Troublée, elle ferma les yeux une fraction de seconde et regarda de nouveau. Trop tard. La photo avait été prise et McCann s'était relevé.

— Pourrais-je voir le résultat ? demanda-t-elle spontanément.

Perkins s'impatienta en voyant le reste de la file. Les cous s'étiraient pour voir quel admirateur causait la congestion. London Sydney rassura son cerbère en promettant de rester jusqu'à la dernière signature. Elle prit le téléphone et regarda le cliché.

— Oh, vous semblez surprise... Comme si vous aviez vu un fantôme, se moqua gentiment McCann.

Drake était décontenancée. Là, devant elle, deux têtes collées. Celle de l'homme, souriante. La sienne, éberluée, la bouche entrouverte et les yeux écarquillés.

— Je vous l'accorde, les selfies ne nous avantagent guère. Je suis cependant convaincu qu'Elliot sera heureux. Merci, mademoiselle Drake !

Elle lui souhaita bon courage et tenta de chasser ses sombres impressions en prenant une gorgée de thé. Ce genre de court-circuit où son imagination brouillait la réalité lui arrivait souvent. Son psy interprétait ces perceptions extrasensorielles comme des automatismes liés à son écriture, sa conscience rejoignant son inconscience. « Un esprit créateur débordant ! » concluait-il lorsqu'elle lui confiait ses visions. Mais celle qui venait de se produire était des plus déroutantes...



London Sydney Drake se sentait comme chez elle lorsqu'elle s'installait au Milestone Hotel sur Kensington Court. L'établissement londonien à l'architecture victorienne offrait tout ce que la romancière québécoise recherchait quand elle quittait son domaine de Senneville, quartier privilégié pour propriétaires fortunés situé à l'extrémité ouest de l'île de Montréal. Elle appréciait le confort rassurant du mobilier d'époque, les boiseries ouvragées et la collection d'œuvres d'art qui ornaient les murs, parmi lesquelles des reproductions de George Stubbs, peintre animalier du XVIII^e siècle. London réservait toujours la même suite au deuxième étage de l'immeuble de brique rouge avec vue sur Kensington Park, à quelques pas de la résidence royale où habitent le prince William, sa femme Kate et leurs enfants. À proximité des boutiques chics de l'arcade Barkers et des grands magasins plus abordables aux enseignes familières comme TK Maxx, H&M et Zara. Dans le voisinage, des musées et des parcs. Des lieux touristiques visités à quelques reprises les premières années

de tournées médiatiques alors qu'elle était à peine connue. Mais désormais, la spectaculaire rouquine ne passait plus incognito. Aussi, après les bains de foule, les bavardages, les signatures et les séances photo, elle se réfugiait derrière la porte du 208.

La suite était accueillante et confortable avec le lit à baldaquin, les tentures en jacquard, les bibelots et les gerbes d'orchidées blanches qui montaient la garde devant l'une des quatre fenêtres, comme les Scots Guards à Buckingham Palace. Un coin paisible et rassurant loin des chambres d'hôtel high-tech perchées au septième ciel. Contrairement aux pigeons, Drake souffrait d'acrophobie. Elle avait ressenti la peur des hauteurs en grimpant jusqu'au restaurant *Windows on the world*, situé au 107^e étage de la tour nord du World Trade. Son mari avait alors réservé une table tout à côté d'une des grandes fenêtres avec vue spectaculaire sur la pointe sud de Manhattan. Elle avait évité de justesse la syncope en risquant un œil vers le bas. C'était au début de leur mariage. Le couple vivait alors à Cambridge pour les études de Daniel au Massachusetts Institute of Technology. Cinq années pendant lesquelles la jeune épouse n'avait guère chômé. Il y avait eu les naissances de Philippe et de Lili Chance, et la publication d'une série de livres pour enfants. Une écriture rafraîchissante qui avait gagné la faveur des parents et de leurs rejetons.

Aussitôt dans sa chambre, London Sydney s'empressa de retirer son tailleur, ses escarpins, son foulard et ses trois rangées de perles au cou. Elle troqua sa tenue ultrachic pour un peignoir semblable à une vieille peau effilochée imprégné de son parfum *Eau du Ciel* d'Annick Goutal. Elle passa ensuite à la salle de bains. Elle releva sa crinière qu'elle attacha pour procéder au démaquillage. La baignoire remplie, elle s'y installa en appuyant sa tête

sur une serviette en ratine¹, savourant le silence de la pièce et la chaleur de l'eau, aussi essentielle à son existence que l'air qu'elle respirait. Elle priorisait les hôtels avec piscine et commençait ses journées en nageant chaque matin quarante longueurs. L'entraînement quotidien gardait ses muscles fermes. Chaque mouvement fouettait ses neurones avides de phrases percutantes et de personnages attachants ou sombres sur fond d'intrigues. Le besoin de créer l'habitait constamment. Pour l'écrivaine, ses héros existaient réellement et faisaient partie de son univers. Alors faire le vide était un exercice de haute voltige.

Le selfie à la tête manquante lui revint à l'esprit lorsque la sonnerie de son téléphone retentit. Les yeux fermés, elle tenta de projeter des images positives comme la guérison miraculeuse du fils McCann. Un exercice de canalisation recommandé par son psy. « Vous en avez les capacités psychiques », répétait-il en lui parlant de Jung et de la notion de synchronicité, de l'effet des coïncidences émotives. Son mari, sceptique et rationnel, était loin de partager les idées du psychiatre suisse. À l'inverse, ses parents artistes peintres saisissaient bien les subtilités et les messages de la petite voix intérieure qu'ils considéraient comme un don. Ils avaient élevé leur fille unique dans un environnement libéral aux influences culturelles et comportementales très éloignées du schéma familial traditionnel. Maggie et Frank étaient deux électrons libres qui avaient engendré une petite bombe rousse intuitive et créative.

L'auteure resta un moment immobile. Elle désirait faire le vide en respirant profondément. Mais ce fut plus fort qu'elle. Le cirque d'inquiétudes l'assiégea de plus belle. Qui pouvait avoir tenté de la joindre sinon un de ses proches... Une urgence ? Un accident ? Un décès ?

1. Étoffe de laine.

Son père ? Elle avait remarqué une baisse de ses facultés cognitives. Frank était moins allumé que sa femme Maggie qui dirigeait la galerie d'art. Ou sa mère hyperactive serait tombée de l'échelle en voulant accrocher une toile ? Soucieuse, elle se redressa et tendit le bras pour récupérer son portable sur la table d'appoint.

Aucun message. Appelant inconnu. Qui donc avait composé son numéro privé ? Seule une poignée de personnes le connaissait. Sa famille. Son agent littéraire, Brandon Mayfair. Sa secrétaire, Diane Fortin, et sa grande amie Gabriela Delphino. Au moment où elle allait reposer son téléphone, celui-ci sonna de nouveau. Syd s'empressa de répondre.

— Tu ne devais pas m'appeler après ta séance de signatures ?

— Daniel ! Excuse-moi...

— Laisse-moi deviner. Tu as marché d'Oxford jusqu'à ton hôtel en traversant Hyde Park et les jardins de Kensington. Épuisée, tu fais trempette dans un bain moussant parfumé à la vanille.

— Lavande, corrigea-t-elle. Et Fiona m'a accompagnée en *black cab*. Jamais je n'aurais parcouru un tel trajet avec mes talons hauts. Au fait, c'est toi qui as appelé il y a quelques minutes ?

Sa réponse la laissa perplexe. Ce n'était pas son mari. Il venait de terminer un lunch d'affaires dans le Vieux-Montréal et marchait en direction de sa Tesla.

— Comment s'est passée la rencontre avec tes lecteurs ?

Elle lui parla des gens qui avaient retenu son attention. Il y avait ceux qui rêvaient d'écrire ou qui mentionnaient avoir revu le film *Mike Mitchell* à la télé, sans oublier le tatoué et le selfie à la tête manquante.

— Y a longtemps que tu as passé un examen de la vue ?

— Des siècles. Quel temps fait-il à Montréal ?

— Il neige.

— Ici, le temps est gris, humide. Un petit crachin ininterrompu tombe depuis mon arrivée.

Il lui redemanda le programme de la fin de sa tournée. Elle quittait Londres le lendemain pour New York. Retour à Montréal deux jours plus tard. Elle anticipait le bonheur de retrouver son nid douillet comme un oiseau migrateur après un long périple. Se replonger dans le fouillis confortable de son bureau, un musée divinement bordélique où les murs racontaient d'heureux souvenirs. Des masques et des affiches voisinaient avec les toiles surréalistes et éclatées de maman et papa Drake. L'antre de l'écrivaine était un délicieux bric-à-brac de bibelots et de sculptures ; des dizaines de photos des enfants et de portraits de famille ornaient les bibliothèques farcies de bouquins. Des châles et des jetés réchauffaient les deux bergères et le canapé en cuir placés devant l'âtre de la cheminée. Le bureau disparaissait sous une mer de paperasse que personne n'avait le droit de toucher. Sans oublier son impressionnante collection de machines à écrire dont une vieille Remington 53, une Underwood 1960 couleur turquoise, la Royale, l'Olivetti portative et une IBM électrique avec sa boule de caractères. Ses princesses trônaient tels des trophées sur des étagères en bois de grange. Et tout ce capharnaüm hétéroclite s'illuminait le soir grâce aux lampes d'appoint et aux nombreuses bougies, créant une atmosphère feutrée et inspirante.

L'éloignement augmentait le plaisir des heures passées devant l'écran d'ordi. L'exaltation et les tourments de l'écriture en solitaire. Il y avait aussi les litres de thé et les mouchoirs. Il lui arrivait souvent d'éclater en sanglots ou de rire aux larmes. Syd s'attachait à ses personnages.

Ils poursuivirent la conversation un moment jusqu'à ce qu'un frisson l'oblige à sortir de la baignoire.

— J'appelle mes parents aussitôt que j'enfile mon pyjama. Je suis inquiète... C'est peut-être eux qui ont essayé de me joindre.

— Sérieusement, s'il y avait eu le moindre pépin, ils m'auraient téléphoné, te sachant en voyage. Syd, cesse de t'en faire.

— O.K., tu as raison. Mon imagination fait de l'escalade et j'ai tendance à grimper l'Himalaya.

— Reste au sol. Repose-toi.

— Tu retournes à la maison ? demanda l'ombrageuse dans un filet de voix.

— Tu aimerais que je passe à la galerie ?

— Tu serais gentil !

— Je sais, laissa-t-il tomber en regrettant déjà son offre.



Daniel se rendait à la galerie d'art à reculons. Le cartésien était à des années-lumière de la mentalité insouciant de ses beaux-parents, des créateurs libertaires accrochés à la *Beat Generation* de Jack Kerouac. Les anticonformistes vivaient au-dessus de leur commerce situé sur le boulevard Gouin à Pierrefonds. L'ancien bureau de poste en brique rouge reflétait l'originalité des propriétaires. Les cloisons du rez-de-chaussée avaient été abattues et remplacées ici et là par des troncs d'arbres sculptés pour soutenir l'étage transformé en atelier.

— Maggie ? Frank ? lança le beau-fils en poussant la porte d'entrée.

Une odeur d'encens et de patchouli agressa ses narines. Il pesta intérieurement tout en faisant le tour de la salle d'exposition remplie de tableaux abstraits grands formats et d'écriteaux divers, des pensées bouddhistes ou des commentaires de visiteurs qui y laissaient leurs haïkus et

leurs états d'âme. Daniel appela de nouveau en cognant à la porte des toilettes.

Merde ! Quelle négligence ! N'importe qui pourrait entrer et ressortir avec un tableau..., pensa-t-il.

Soudain, il entendit un craquement venant du plafond puis une série de pas, comme un piétinement sur place. Il n'avait plus le choix. Il devait aller chez les parents de sa femme en sortant par la porte arrière pour ensuite monter l'escalier en colimaçon, un fer forgé rouillé décoré d'une série de petits drapeaux britannique, australien et canadien. Une ascension qui froissait chaque fois l'homme, qui détestait mettre le pied dans ce sanctuaire aux odeurs de cuisson et de térébenthine.

— Maggie ? Frank ? C'est moi, Daniel !

Il attendit encore quelques secondes et allait frapper de nouveau lorsqu'une main écarta le rideau en billes de bambou suspendu à l'intérieur de la porte-fenêtre. Daniel sursauta en apercevant son beau-père nu qui sortait prendre quelques bouffées d'air hivernal tout en se frappant les pectoraux.

— Tarzan, vous allez prendre froid, souligna son beau-fils, déconcerté, en voulant le diriger vers l'intérieur.

— *Try it, old chum !*¹ Ça dégage la crasse, répliqua Frank en imitant le cri de l'homme singe à l'accent *british*.

Embarrassé, Brassard jeta un œil en direction des maisons voisines. Heureusement, les rangées d'arbres, aussi dénudés que beau-papa, cachaient malgré tout un tantinet l'hurluberlu à la toison grise. Il réussit enfin à le repousser à l'intérieur. L'artiste peintre enchaîna quelques éternuements sonores qui firent valser ses bijoux de famille flasques et son petit pinceau recroquevillé. Si sa femme avait été présente, elle aurait ri de bon cœur.

— Où est votre femme ?

1. « Essaye, mon vieux » (mélange d'anglais et de québécois). Le mot *chum* veut dire « ami » ou « amoureux » au Québec.

— Maggie ?

— Qui d'autre ? Et je vous en prie, Frank, enfilez une robe de chambre, supplia Daniel.

— Non ! Je crée et je peins sans armure ! La liberté totale, s'exclama le marginal en crachant quelques résidus suspects dans un tissu chiffonné.

— Dany !

Enfin, belle-maman ! pensa Daniel, soulagé, en se retournant vers la porte-fenêtre grande ouverte. Il fallait un bon espace pour laisser passer le mastodonte enveloppé d'une cape patchwork, un bonnet d'aviateur sur sa chevelure rousse. La bonne pâte souriante et débordante d'énergie s'élança sur son beau-fils qui recula d'un pas. Réflexe sécuritaire en cas de chute. L'ingénieur, mince à vie, redoutait les élans affectueux de la pétulante Maggie qui s'exprimait toujours en haussant le ton sans pour autant être sourde ou fâchée.

— *Dear skinny¹ Dany*, lui dit-elle gentiment tout en le serrant contre son opulente poitrine.

C'était la cerise sur la chantilly.

— J'ai parlé à ma petite *darling* pendant que je faisais les courses, expliqua Maggie en déposant ses sacs en toile élimés.

Il s'approcha du comptoir entièrement peint. Une œuvre psychédélique saisissante, tout comme le reste du loft. Un art pictural qui rappelait la démarche artistique du peintre chicoutimien² Arthur Villeneuve et sa maison, une curiosité patrimoniale grandeur nature exposée au musée de la Pulperie de Saguenay.

Il aida sa belle-mère à vider le contenu des sacs. Racines de gingembre, tiges de citronnelle, miel bio, un sac d'algues kombu pour contrer le cholestérol et la pression sanguine,

1. « Maigre ».

2. Chicoutimi est un quartier de la ville de Saguenay, au Québec.

quatre paquets de tofu ferme et un carton de lait de riz. Aucune viande, ni œufs ni produits laitiers. Un sac de graines de chia, un autre de pois chiches, des noix variées à faire tremper pour faciliter la digestion, une botte de chou kale. Un kit végétalien pour cuisiner un dal indien¹, de la rata-touille, du taboulé et un pad thaï². Une diète sans gras aux vertus minceur qui n'affectait en rien l'obésité de Maggie. Alcools, vins biodynamiques et zéro exercice maintenaient les rondeurs de l'artiste.

— Dites-moi... Est-ce que Frank a toujours peint nu ? demanda discrètement Daniel en extirpant un bulbe de fenouil.

L'extravagant sautillait au centre de la pièce, tenant entre ses doigts une queue-de-morue aux poils aussi échevelés que ses cheveux gris ; dans l'autre main, un vieux moule à muffins servant de palette de couleurs. Valseuses à l'air libre, il fredonnait un air de *Casse-Noisette* en battant la mesure avec son pinceau dégoulinant.

— Non... Syd et moi en avons discuté tantôt, répondit-elle, hésitante. Frank a des bouffées de chaleur et disons que sa tête fait parfois des acrobaties...

Au même moment, l'homme trébucha sur un seau de dix litres de peinture. Tel un kangourou bondissant, Maggie réussit à empoigner son mari qui allait s'écraser sur le sol humide. Daniel se précipita sur le seau en plastique pour éviter que le Niagara d'acrylique jaune ne se répande sur le plancher. Une récupération spectaculaire comme l'amatteur de tennis savait en faire quand il atteignait la balle à la volée. Le couple éclata de rire en s'asseyant sur le bord du lit escamotable.

— Rien de cassé ? s'inquiéta tout de même leur gendre

1. Plat indien à base de lentilles.

2. Plat thaïlandais à base de pâtes.

en rangeant le seau sous une planche de pin montée sur tréteaux, une installation bancale qui servait aussi de coin repas.

La scène était pitoyable. Les Drake ne pouvaient plus vivre dans un environnement aussi insalubre. Sans parler du panache de Frank affecté par un début d'Alzheimer. London Sydney aurait bien du mal à convaincre ses parents atypiques de s'installer en résidence.

Une fois assis au volant de sa Tesla, Daniel prit le temps de retirer son nœud papillon. Habituellement, l'accessoire vestimentaire ne le gênait pas, mais il avait besoin de reprendre son souffle. Il ne put s'empêcher de comparer la vie des bohémiens exubérants avec celle de ses parents, Michelle et Francis Brassard, deux retraités soporifiques dans un appartement aseptisé. Sa mère et son club de bridge. Son père et ses maquettes de voiliers en bouteille.

Il démarra en appuyant sur l'accélérateur et roula jusqu'au marché de l'Ouest à Dollard-des-Ormeaux. Le cuisinier amateur avait envie de manger viande et poisson. Le pois chiche et le tofu l'inspiraient beaucoup moins qu'une escalope de veau de grain ou un pavé de flétan. Le menu végété de Maggie passait encore, mais l'état des lieux et la santé mentale de Frank étaient alarmants. Un compte rendu bien sombre qu'il devrait faire à sa femme.



— Cataracte précoce. Tu te rends compte ? À mon âge ! s'exclama London Sydney en entrant dans la cuisine.

Daniel n'avait pas réagi, absorbé par un article sur la réglementation des drones à proximité des zones aéroportuaires. Elle s'approcha de l'îlot, se versa un verre de blanc et regarda son mari assis sur un des tabourets, le nez penché sur sa tablette, un coude sur la surface en Inox,

le poing sur le menton comme un penseur de Rodin en chemise et nœud papillon.

— Je suis enceinte.

— Hein... pardon ?

Elle avait réussi à le tirer de sa lecture. Même si la chose était mécaniquement impossible puisqu'il avait subi une vasectomie après la naissance de Lili Chance, née prématurément à trente semaines et pesant 700 grammes. La petite miraculée méritait bien son second prénom.

— Eh bien oui, je pourrais avoir un amant britannique, français ou américain, expliqua-t-elle en retenant son envie de pouffer de rire devant la stupéfaction de son conjoint.

— Toi ?

— Je suis toujours fertile, répondit-elle en pinçant les lèvres.

— À cinquante-quatre ans ?

— Pourquoi pas ? Il y a bien eu l'Allemande de soixante-cinq ans qui a enfanté des quadruplés...

— Des grands prématurés comme Lili Chance ! Tu ne voudrais pas revivre une telle angoisse ?

— Et la première grossesse de cette Indienne à soixante-dix ans ?

— Une autre FIV !

— Fécondation in vitro ou pas, tu dois reconnaître les miracles de la science, monsieur l'ingénieur, précisa sa femme plus sérieusement.

Ils poussèrent la discussion à propos des manipulations génétiques. Lui, pour une réglementation juridique mieux encadrée, une éthique médicale plus réfléchie, plus prudente. Elle, en faveur des techniques de reproduction gratuites, peu importaient l'âge et le nombre d'essais cliniques. Le couple aimait ces échanges d'opinions qui finissaient toujours par un match nul, comme lorsqu'ils parlaient politique. Elle, un esprit libéral et

universel. Lui, un authentique nationaliste issu d'une famille tricotée dans la laine du pays. La bonne vieille rivalité franco-anglaise : *the frog*¹ et la maudite Anglaise. Finalement, le dialogue de sourds aboutit au diagnostic de l'ophtalmologiste.

— Voilà qui explique le mystérieux selfie, conclut Daniel en délaissant sa tablette pour sortir la cocotte de la cuisinière.

Ils se régalerent de lapin à la moutarde, un classique dans le répertoire culinaire du gourmet de la maison qui s'en tirait beaucoup mieux que sa femme. La cuisine, les courses et la gestion de la propriété de Senneville longeant la baie Forget sur le lac des Deux-Montagnes revenaient à l'homme de la maison. Quant à la paperasse liée au travail de la romancière, sa secrétaire, Diane Fortin, s'en chargeait. Une célibataire dans la soixantaine, efficace, qui vivait à Dorval dans un trois pièces et qui restait dans la résidence lorsque le couple était à l'extérieur du pays. Il fallait bien veiller sur la ménagerie : un couple de chats persans chinchillas, un couple d'épagneuls bretons, une volière située près de la piscine intérieure et un aquarium dans le bureau de monsieur.

Pendant la soirée, au boudoir, ils regardèrent un documentaire sur la dernière guerre mondiale et la supercherie imaginée par l'armée britannique appelée opération *Fortitude*. Une armada militaire en caoutchouc gonflé, soi-disant sur le point d'envahir le Pas-de-Calais, dans le but de mystifier les Allemands pour réussir le véritable débarquement sur les plages normandes. Une opération camouflage invraisemblable qui ramena l'étrange selfie à la tête manquante dans la conversation pendant une pause publicitaire.

1. « La grenouille » (surnom donné aux Français par les Anglais).

— Tout comme les pilotes de reconnaissance de la Luftwaffe se sont laissé berner en survolant l'artillerie de boudoirs dans la région de Douvres, tu as cru ne voir que ton propre reflet sur l'écran du portable, expliqua simplement Daniel en partageant le reste de verveine-menthe dans les tasses.

— Tu n'as jamais saisi la puissance de mon sens intuitif. Merci, dit-elle en prenant la porcelaine chaude.

— Tu carbures à coup d'émotions et d'images, c'est bien pour ton boulot, mais il y a tout de même la réalité factuelle des choses...

— ... comme la présence d'armes de destruction massive en Irak ! Depuis George W. Bush, la désinformation est devenue virale, les discours politiques gangrenés de fausses perceptions qui embrouillent...

— ... comme ta vue ! On ne va pas finir la soirée en s'accrochant sur les éternelles affirmations de Trump !

Les dernières élections américaines avaient secoué les chaumières de la planète. Quand les États-Unis éternuent, le monde entier chope le rhume. Désormais, l'adage socio-économique était encore plus tangible. London Sydney l'avait bien senti en effectuant la tournée médiatique pour *Mad in Hell*. Le quinzième ouvrage racontait l'histoire d'une unité médicale spécialisée aux prises avec une éclo-sion bactériologique terroriste. Un journaliste français avait même fait un lien entre le titre de son roman et l'effet de la tornade américaine au toupet jaune. La presse écrite et parlée, les réseaux sociaux et les conversations de salon carburaient à propos des gazouillis spontanés de l'empereur de la nation de l'Oncle Sam.

Ils sortirent faire une promenade avec les chiens pour planifier les fêtes de fin d'année qu'ils passeraient à la maison. À Noël, les enfants seraient présents ainsi que leurs parents. Au fil des années, Michelle et Francis

Brassard encaissaient mieux l'extravagance des Drake. Les affrontements s'étaient espacés, mais les coups de gueule faisaient parfois partie du menu, boostés au champagne et aux grands crus.

La nuit tombée, le couple préférait marcher sur son domaine riverain. Il était trop hasardeux de s'aventurer sur le chemin de Senneville, étroit et peu éclairé, où les voitures respectaient rarement la limite permise.

L'impressionnante terrasse en lattes de bois de cèdre s'étendait d'une extrémité à l'autre de la maison aux fenêtres surdimensionnées ; les pièces du rez-de-chaussée et les chambres à l'étage bénéficiaient d'une vue unique sur le lac. L'aménagement de la cuisine extérieure, avec barbecue au charbon de bois et fumoir, était fonctionnel, hiver comme été. À proximité, un brasero en acier alimenté au propane trônait au centre du coin détente équipé de chaises Adirondack. Enfin, il y avait la piscine intérieure à l'extrémité ouest. Une oasis agrémentée de palmiers, d'une collection d'orchidées et d'une volière. Un véritable petit éden qui prenait l'air les jours d'été grâce aux portes-patio.

Après avoir contourné la fontaine et le court de tennis, ils empruntèrent le sentier jusqu'au mur de pierres rustiques. Ils s'arrêtèrent un moment pour admirer la voûte étoilée. C'était soir de pleine lune. La blancheur de l'astre se reflétait à la surface de l'eau et formait des pointes lumineuses dans l'étendue sombre et mystérieuse du lac. La toile nocturne rappelait celle de *La Nuit étoilée* de Van Gogh, peinte à l'asile de Saint-Paul-de-Mausole. Syd avait été hypnotisée en admirant le chef-d'œuvre du peintre néerlandais au *Museum of Modern Art* de New York. Aurait-elle comme Vincent, comme son père Frank, quelques dérangements au cerveau ? Ses intuitions, ses visions hallucinatoires l'obnubilaient de plus en plus. En fixant les astres à la recherche d'une explication logique,

la romancière se rappelait aussi le retour au bercail. Vols retardés, fouilles draconiennes, attentes interminables sur le tarmac de JFK. Les mesures aéroportuaires post-septembre 2001 créaient des passages en douane aussi stressants que l'attente des résultats d'un scan cérébral. London redoutait chaque fois le vol catastrophe. Son mari brisa le silence et ses scénarios fatalistes.

— Tu as réfléchi à propos de tes parents ?

Elle était passée les voir le lendemain de son arrivée. Habituee au désordre, aux odeurs de cumin et aux élans artistiques, la fille Drake réalisait tout de même le sérieux de la situation concernant son père et l'insouciance de sa mère. Mais elle avait aussi découvert un problème sous-jacent. La galerie ne rapportait rien depuis des années et les dettes s'accumulaient. Cela faisait maintenant une semaine qu'elle pesait le pour et le contre. Pour sortir ses parents du gouffre financier, il n'y avait pas trente-six solutions.

— Il faut vendre le bureau de poste... ce qui signifie leur arrêt de mort, avoua-t-elle en fixant l'étoile de Vénus.

Vénus, bien présente dans la toile de Van Gogh, l'étoile la plus lumineuse, celle qui permettait aux bergers de s'orienter.

Va, compte sept étoiles et fais un vœu qui arrangera tout, pensa-t-elle.

— Prends les problèmes un à la fois, dit Daniel en serrant sa femme dans ses bras.

Ils restèrent immobiles, muets, pensifs. Depuis Londres, un poids pesait sur la poitrine de London Sydney. Trois appels masqués et aucun message. Elle savait à quoi s'en tenir avec les arnaques publicitaires, le spam vocal qui incite à rappeler l'escroc ou à rester en ligne. Elle avait inscrit ses coordonnées téléphoniques à la LNNTTE, la Liste nationale de numéros de télécommunication exclus. Mais l'enregistrement prenait un mois entier avant d'être

efficace. Et il y avait surtout la situation de ses parents qui lui occasionnait des migraines. Un sérieux problème qu'elle ne pouvait balayer sous le tapis.

La quiétude du moment fut stoppée par les jappements soutenus des épagneuls qui s'étaient aventurés près du quai de bois. Daniel sortit sa lampe de poche et orienta le faisceau lumineux vers les chiens, à l'arrêt comme s'ils avaient repéré une perdrix ou un canard.

— Voyons voir ce que vous avez déniché... Mais, on dirait...

Daniel ordonna à sa femme de ne pas bouger. Puis il descendit rejoindre le couple d'épagneuls bretons à la robe noir et blanc, la femelle Charlie et le mâle Chaplin.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en se dirigeant vers les marches menant au rivage.

— Je t'en prie ! Reste là-haut !

Surprise par le ton autoritaire, London Sydney hésita un moment, mais courut le rejoindre malgré ses protestations.

— Tu ne m'écouteras donc jamais, lâcha-t-il en éteignant la lampe torche.

— Jamais ! Je peux voir ?

— Eh bien, toi qui possèdes un sixième sens plus aiguisé que mon couteau de chef, vas-y, devine !

— Ça me semble une assez grosse masse, avança-t-elle en étirant le cou.

— Ce n'est pas une baleine. Tu as ton téléphone ?

— Oui, pourquoi ?

Pour toute réponse, Daniel prit le portable, composa le 911, déclina son identité et son adresse pour finir par donner la raison de son appel.

— Oui... un cadavre.



C'était la première fois qu'un noyé faisait naufrage sur les rives de la baie Forget. Une découverte morbide qui attira non seulement une armada de policiers, d'inspecteurs et un médecin légiste, mais aussi un déploiement de médias francophones et anglophones. Un macchabée derrière la résidence d'une auteure à succès représentait une nouvelle fracassante et insolite. La denrée médiatique s'était répandue sur les réseaux sociaux. Aux premières constatations, il était possible que ce soit le chasseur de canards solitaire disparu quelques jours plus tôt au large de l'Anse-à-l'Orme près du Cap-Saint-Jacques. L'équipe d'intervention de la Sûreté du Québec avait bien retrouvé la chaloupe camouflage dès le lendemain, alors que les plongeurs étaient revenus bredouilles après plusieurs tentatives. Victime d'un choc hypothermique entraînant l'arrêt cardiaque, le corps aurait dérivé en aval jusqu'à s'échouer sur les rochers en bordure du domaine des Brassard.

Pendant que Daniel répondait à l'inspecteur chargé du dossier dans son bureau, London Sydney était dans le sien et contactait son ami et agent littéraire.

— Incroyable ! répéta de nouveau Brandon Mayfair, abasourdi.

— C'est un signe. Je le sens. Le vent tourne et je redoute la catastrophe, avoua-t-elle à voix basse tout en tapotant nerveusement sur le clavier de son ordi.

— Tu recommences ton cinéma, avertit Brandon qui connaissait Sydney et sa tendance à dramatiser.

— Ma vie, mes succès, ce n'est pas dans l'équilibre naturel des choses. Personne n'est à l'abri des malheurs.

— La rançon de la gloire... Mais enfin, que veux-tu qu'il t'arrive ? Au contraire, inspire-toi de ce fait divers comme intrigue pour ton prochain roman.

— Fait divers ? Tu plaisantes ! Ici, c'est le branle-bas de

combat. Daniel subit l'interrogatoire d'usage. Un peu plus et on relevait nos empreintes digitales !

— Pas possible !

Ils discutèrent encore un moment. Son fidèle émissaire s'occuperait de répondre aux questions des journalistes. Aucune interview ne serait accordée. Seulement quelques mises au point. « M^{lle} Drake passe les fêtes au Québec. M^{lle} Drake planche sur son seizième roman. Confirmé : *Mad in Hell* est un autre best-seller. Non, aucune adaptation cinématographique pour le moment. Oui, une apparition au *Tonight Show* avec Jimmy Fallon prévue au printemps. Oui, M^{lle} Drake milite toujours pour la défense des enfants victimes d'abus et agit comme marraine-bienfaitrice de la maison *Refuge-Lumière* pour femmes violentées. »

— Je n'ose même pas ouvrir ma page Facebook. C'est dément et...

Sydney s'arrêta net. Parmi ses courriels, elle remarqua celui de Fiona Perkins, l'attachée de presse londonienne. Un mot de remerciement accompagné d'un lien à ouvrir.

— Allô, Syd ? Ma chérie ? Tu es toujours là ? demanda Mayfair, inquiet.

— Excuse-moi. Je te rappelle...

Impatiente et intriguée, elle cliqua sur le lien qui s'ouvrit sur la page d'un tabloïd britannique. Il y avait la photo d'un jeune homme souriant devant la *Royal Academy of Dramatic Art*. Puis son nom en sous-titre, Elliot McCann. L'article mentionnait le décès de l'acteur. Cancer fulgurant. Et la dernière phrase assomma London Sydney. Il s'agissait également du papa d'Elliot qui ne pouvait envisager la vie sans son enfant. Suicide. Au chevet de son fils qui avait rendu l'âme.

Stupéfaite, elle relut encore et encore. Ses étranges sentiments à propos du selfie à la tête manquante se précisaient. L'explication tenait là, en toutes lettres. Elle avait eu

une vision prémonitoire sans aucun lien avec un début de cataracte. Cette fois, il s'agissait d'une preuve exceptionnelle et inespérée. Le signe qu'elle n'était pas qu'une romancière imaginative. Elle possédait un don de clairvoyance qui se manifestait sporadiquement. Elle avait deviné les intentions du papa ravagé par la maladie incurable de son unique enfant. Pourquoi avait-elle insisté pour prendre le selfie ? Pourquoi cette proximité presque intime avec cet homme sympathique en costume trois pièces au parfum diffus d'effluves de pamplemousse ? Et ses parents ? Et les appels anonymes ? Et le macchabée ?

Ces signes avant-coureurs n'indiquaient rien de positif. C'était la loi du contrepoids. Un problème surgit et il en entraîne d'autres comme une pierre jetée à l'eau qui fait des ronds. Depuis maintenant deux semaines, elle n'arrivait pas à se concentrer pour écrire. Sa routine ne fonctionnait plus : levée dès 3 heures du matin avec un pot de thé, des fruits et un feu de cheminée pour chasser l'humidité. Puis le silence, le souffle, les émotions. Les doigts qui frôlent les touches du clavier. Et la vue exceptionnelle des premières lueurs. L'aurore chassant la nuit. Le ciel se parant d'écharpes de couleurs. Tableau inspirant.

Mais depuis le retour, rien. Le syndrome de l'écran blanc. Et pas encore de mise au point sérieuse avec ses parents. Syd n'avait ni frère ni sœur pour partager la tâche qu'elle anticipait, compliquée et douloureuse. Son mari préférerait ne pas s'en mêler. Profondes étaient ses analyses et ses déductions ; ses sentiments et sa sensibilité plus superficiels. Il prônait une démarche rapide. Elle souhaitait s'y prendre sans précipiter les choses. Maggie et Frank étaient des émotifs perméables aux changements. Elle voulait éviter l'escalade et l'affrontement. La fille Drake était prête à bâtir un loft-atelier à proximité de la maison. Elle le visualisait

parfaitement. Daniel beaucoup moins. Son portable la tira de sa réflexion.

— Tu m’as oublié !

— Excuse-moi, Brandon... Je suis en plein cirage, dit-elle en se levant de son fauteuil.

— Toujours l’histoire du naufragé ?

— Oui, ça... mais aussi mes parents, répondit évasivement Syd en s’approchant de la porte-patio.

Des brancardiers transportaient la dépouille enveloppée dans un sac. Des hommes vêtus de noir foulait la blancheur hivernale, et les épagneuls Charlie et Chaplin suivaient le cortège funèbre. Pendant que Brandon Mayfair lui suggérait une résidence pour retraités, elle s’imaginait être à la place du noyé. Emprisonnée nue dans le plastique rigide et froid, une étiquette nouée au gros orteil : *London Sydney Drake, morte en tombant du ciel*. Une chute comparable à celle de ses romans.

— ... j’ai visité l’endroit avec tante Doris et je t’affirme que je pourrais très bien m’y installer. Enfin, pas maintenant, je suis trop jeune...

— Trop jeune pour mourir, laissa échapper la romancière, songeuse.

— Pardon ?

L’explication était inutile. Comment décrire les dérives de son imagination ? Les juxtapositions de la réalité et du subconscient comme *Le Fils de l’homme* de Magritte. Une pomme verte en pleine poire. L’angoisse de la panne d’inspiration s’infiltrait en elle comme un cancer insidieux. Comment avouer une telle calamité à son agent littéraire ? La situation de ses parents, ses pressentiments révélateurs, ses idées morbides et la mort qui passait maintenant devant elle l’envahissaient.

— Allô ? Tu es toujours là ?

— Euh, excuse-moi. Daniel entre à l’instant dans mon bureau. On se voit bientôt ?

— Oui, si nous sommes toujours en vie ! plaisanta Mayfair avant de raccrocher.

Habituellement, elle aurait éclaté de rire. L’humour mordant et dérisoire de Brandon rejoignait le sien et contrastait avec le caractère sérieux et pondéré de son mari. Cependant, Daniel possédait le charme d’un homme prévenant. Il la savait préoccupée et bouleversée par la découverte du cadavre échoué sur la rive. Il lui tendit une tasse de camomille avec un soupçon de miel.

— Quelle délicate attention, murmura-t-elle, touchée, en prenant la vieille porcelaine craquelée.

Une tasse porte-bonheur qu’elle traînait depuis ses études universitaires.

— Je sais, répondit-il en levant son verre de scotch.

Sydney prit une gorgée en fermant les yeux. En un éclair, elle revit encore la scène troublante du selfie. Puis elle esquissa un sourire taquin en regardant son mari. Elle s’approcha de son bureau.

— Quand j’affirmais avoir pressenti le décès de M. McCann... Tu peux lire, dit-elle en pointant l’article sur l’écran de son ordi.

— Une coïncidence, laissa tomber Daniel après avoir lu l’entrefilet.

— Une coïncidence ? s’exclama sa femme. Une preuve, oui ! Mes intuitions précédentes étaient peut-être le fait du hasard. Et je m’en suis toujours voulu de ne jamais avoir écrit et daté mes prémonitions. Mais cette fois, j’en ai la confirmation ! Noir sur blanc !

— O.K., ne t’emballe pas. Si tu es aussi clairvoyante, tu pourrais me révéler les numéros gagnants du prochain tirage du Loto ? proposa sérieusement Brassard en levant le sourcil droit.

— Mais ça ne fonctionne pas de cette façon. Je ne peux pas pondre une série de chiffres comme une poule sur la paille ! s'écria Syd. Ah, cesse de te moquer de moi... Je ressens les choses. Des sensations parfois fortes, des projections aussi nettes que les séquences d'un film. Et je DÉTESTE pressentir un futur négatif. J'essaie d'entrevoir des événements positifs. Je voudrais pouvoir régler la situation de mes parents d'un coup de baguette magique. Découvrir quelle espèce de con m'appelle sur mon portable. Et retrouver l'inspiration comme le Petit Poucet son chemin...

À bout de souffle, London s'affala sur le canapé devant la cheminée éteinte. Son mari s'approcha en silence. Il avait l'habitude de ses flambées oratoires. Cela la rendait volcanique. Les joues en feu, le regard de braise, les cheveux encore plus incandescents. Il souleva délicatement ses pieds pour prendre place à côté d'elle. Il lui retira ses vieilles chaussettes boulochées. Malgré la laine d'agneau, ses extrémités étaient glacées. Tout doucement, les effets bien-faisants du massage apaisèrent la survoltée et les glaçons finirent par fondre.

— Je voudrais tellement que tu me croies, fit-elle dans un souffle.

Il se pencha vers elle. Il aimait l'odeur de sa peau après l'orage. Une moiteur aphrodisiaque. Elle aimait ses préludes coutumiers qui provoquaient le désir et calmaient ses angoisses. Il ne l'embrassait jamais tout de suite. Il l'effeuillait d'abord jusqu'aux frissons, pour le plaisir de voir se hérissier les capucines de ses mamelons et sentir en lui la puissance de son érection. Le jeu de la séduction transformait l'ingénieur impassible en un polisson né pour le sexe. Et le bavardage érotique promettait toujours les plus exquises jouissances.

Après les ébats de bureau, ils se retrouvèrent sous la couette. Elle, vêtue d'un pyjama deux pièces élimé. Lui, en tee-shirt et boxer de coton. Télécommande en main, Daniel pointait le téléviseur mural en passant d'une chaîne d'information à l'autre, curieux de voir les reportages des médias à propos du cadavre de Senneville. Syd essaya de poursuivre la lecture d'un article sur sa tablette. Mais elle ne put s'empêcher de lever les yeux en entendant le reporter judiciaire faire son topo pendant qu'on apercevait la civière rouler en direction du camion de la morgue.

— C'est mauvais signe, affirma-t-elle, soucieuse, lorsque le journaliste dévoila le lieu de la macabre découverte ainsi que le nom des propriétaires.

— Cesse de t'en faire. Demain, on n'en parlera plus. Les nouvelles sont éphémères. On passe vite aux suivantes.

— C'est un viol d'intimité. Désormais, tout le monde sait où nous vivons.